

étendue, était notablement ramolli ; mais surtout le septum lucidum et la voûte à trois piliers n'existaient véritablement que sous la forme d'une bouillie blanchâtre, qu'on enlevait comme une substance liquide, et qui laissait à nu la toile choroïdienne. Ce ramollissement, ou plutôt cette véritable liquéfaction de la voûte, se terminait en arrière au commencement de chaque corps frangé, et en avant à la bifurcation de son pilier antérieur ; chacune des divisions de celui-ci pouvait être suivie, comme de coutume, jusqu'aux tubercules mamillaires, qui avaient conservé leur aspect sain. Dans un de ces cas la substance blanche qui forme l'enveloppe extérieure des couches optiques avait participé au ramollissement pultacé de la voûte ; elle était en partie détruite et laissait voir à nu la substance grise. Enfin, d'autres fois, et toujours chez des phthisiques, nous avons trouvé également ramollie, liquéfiée, détruite complètement en plusieurs points, l'espèce d'écorce blanche qui recouvre la substance grise intérieure des cornes d'ammon. Chez ces différents individus, nous le répétons, il n'y avait eu ni délire, ni aucun trouble apparent des diverses fonctions de la vie animale. Ils n'avaient pas présenté non plus cette exaltation de sensibilité de la peau du tronc, qui a été récemment signalée par un observateur distingué, M. le docteur Senn, de Genève (1), comme un des signes caractéristiques du ramollissement des parties blanches centrales du cerveau. Nous pouvons d'autant plus l'affirmer, que, plusieurs de ces malades ayant été percutés et auscultés peu de jours avant leur mort, cette augmentation morbide de sensibilité du tronc n'aurait pu nous échapper.

Le ramollissement dont nous venons de parler ne présente

(1) *Recherches sur la Méningite, etc.*

d'ailleurs, sous le rapport anatomique, aucun caractère de travail inflammatoire ; on ne trouve, ni autour de lui, ni là où il existe, aucune trace d'injection vasculaire ; rien ne prouve que la substance ramollie soit infiltrée de pus, puisqu'elle a conservé sa couleur normale ; en un mot, il n'y a en elle de changé que sa consistance. Un raisonnement, fondé sur des analogies très-admissibles, peut certainement conduire à admettre que ce changement de consistance suffit pour prouver l'existence d'un travail inflammatoire. Cette opinion a pour elle des probabilités, mais aucun fait n'en démontre la rigoureuse exactitude. Quant à nous, nous serions porté à rapprocher le ramollissement cérébral particulier, dont il est ici question, de certains ramollissements du cœur, des muscles de la vie animale, et des parois de l'estomac, que nous ne saurions considérer comme étant de nature inflammatoire, et qui dépendent peut-être, comme nous l'avons déjà demandé sans l'affirmer (III), de l'altération plus ou moins profonde que doit nécessairement subir dans tous les tissus le grand phénomène de la nutrition, lorsque, sous l'influence d'un certain nombre de maladies chroniques, le sang n'est plus convenablement modifié ou réparé. Quoi qu'il en soit, recueillons les faits et ne cherchons point à en donner une interprétation prématurée. C'est déjà un grand pas de fait dans les sciences que de savoir suspendre son jugement sur beaucoup de points dont la solution ne semble pas douteuse, lorsqu'on n'en a encore fait qu'une étude superficielle.

§ VII. MALADIES DES ORGANES GÉNITAUX.

Ces organes ne nous ont paru être chez les phthisiques que très-rarement altérés ; toutefois ils n'échappent pas à la loi en vertu de laquelle les tubercules, une fois créés dans le poumon,

tendent à se reproduire dans d'autres parties. Ainsi nous avons trouvé de ces tubercules, dans les testicules, dans les parois des vésicules séminales, dans le tissu de l'utérus, dans les ovaires, et jusque dans l'épaisseur des parois des trompes utérines. Mais ces cas sont rares, et les organes génitaux de l'un et de l'autre sexe n'en doivent pas moins être placés au nombre des parties qui, chez les phthisiques, deviennent le moins communément le siège de la dégénération tuberculeuse.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que c'est seulement dans les cas où beaucoup de parties ont été envahies par les tubercules, que ces organes peuvent se trouver à leur tour atteints par eux; le contraire a été observé; ainsi, chez une femme de vingt-neuf ans, la trompe utérine droite, d'un rouge vif à l'extérieur, bosselée et d'un volume considérable, contenait dans ses parois de grosses masses de matière tuberculeuse. Les deux poumons étaient creusés de vastes cavernes; les intestins étaient ulcérés; mais nulle part ailleurs il n'y avait de tubercules.

Pendant la vie les organes génitaux ne présentent guère autre chose à noter que le dérangement des règles chez la femme. A cet égard il est difficile d'établir de principe qui n'ait pas ses exceptions: il est des femmes dont les époques menstruelles se suspendent dès qu'elles commencent à tousser; il en est d'autres qui continuent à voir jusqu'à une époque très-avancée de leur maladie. Toutefois, dans le plus grand nombre des cas, les règles persistent encore assez long-temps après l'apparition des premiers symptômes; et ce n'est guère qu'à l'époque où les tubercules commencent à se ramollir, et où un mouvement fébrile s'établit, qu'après s'être d'abord dérangées, elles se suspendent définitivement.

CHAPITRE IV.

MARCHE ET DURÉE DES TUBERCULES PULMONAIRES.

134. Portal, Bayle et d'autres auteurs ont déjà signalé les nombreuses variétés que présente la phthisie sous le rapport de sa marche et de sa durée. Un espace de deux années nous semble être le terme moyen de la durée de cette affection chez les individus soumis à notre observation dans les hôpitaux. Mais on sent qu'on ne peut plus comparer, sous le rapport de la durée, la phthisie pulmonaire qui frappe les pauvres, les ouvriers, chez lesquels l'absence des soins nécessaires tend à en accélérer la marche, et cette même phthisie, lorsqu'elle sévit chez les gens riches. Chez ces derniers, toutes choses étant égales d'ailleurs, elle doit avoir une durée plus longue.

135. Dans la classe d'hommes qui sont traités dans les hôpitaux, il en est toutefois chez lesquels la phthisie pulmonaire se prolonge beaucoup plus long-temps, et affecte même une marche remarquable par sa lenteur, absolument parlant. Ainsi plusieurs malades toussaient déjà depuis un grand nombre d'années, lorsqu'ils étaient soumis pour la première fois à notre examen. Les hémoptysies abondantes auxquels ils avaient été sujets, et la difficulté de respirer qu'ils n'avaient cessé d'éprouver depuis l'époque très-éloignée à laquelle ils faisaient remonter le commencement de leur toux, l'état valétudinaire habituel dans lequel ils étaient restés depuis cette même époque, tout semblait indiquer que chez eux les tubercules pulmonaires, dont l'ouverture du cadavre nous démontrait l'exis-